



## *Paroles de femmes : positionnement et stratégies de résistance*

Héliane KOHLER

(Université de Franche-Comté – France)

### **Introduction**

Nées des travaux des féministes américaines, les *gender studies*, faut-il le rappeler, se sont constituées aux Etats Unis dans les années quatre-vingts à partir des questionnements sur les rapports hommes / femmes au sein de la société. Depuis les années soixante-dix, la *French Theory* avait déjà joué un rôle très important dans le débat théorique américain avec les philosophes Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Michel Foucault, Jean-François Lyotard... Remettant sans cesse en question le pouvoir, l'institution et la manière de penser, ils se sont distingués par la force de leur posture critique et par leur engagement. Aussi faut-il rappeler l'importance des travaux et des réflexions de femmes intellectuelles françaises, comme Hélène Cixous, Julia Kristeva, Luce Irigaray et tant d'autres pour les études du genre.

Ne relevant pas d'une discipline, mais d'une approche pluridisciplinaire et transversale, les *gender studies* (intégrées au *Cultural Studies*) visent à questionner le rapport entre les sexes au sein de la société, pour s'interroger sur la construction des rôles sociaux attribués conventionnellement. N'étant pas de nature essentialiste (opposition homme / femme), le genre est étudié dans une optique constructiviste. En effet, grâce aux *gender studies*, on est passé de la compréhension de la différence *homme-femme* à celle de la différence *féminin-masculin* en tant que construction sociale et culturelle.

Les études de genre vont ainsi permettre de questionner le rôle du sexe lié aux paramètres biologiques et celui du genre (masculin / féminin) lié à une construction sociale. En effet, le rapport entre le sexe et le genre dépend des représentations culturelles de la société et les études de genre visent précisément à déconstruire les catégories de représentation du féminin et du masculin en les situant dans le temps et dans l'espace par rapport aux relations de pouvoir. Cela dit, les *gender studies* ont pour principal postulat l'importance de la dimension sociale de l'accès à l'identité sexuelle, définie, on l'a dit, par une attribution arbitraire des « rôles sociaux ». Saisir les problèmes de la représentation sociale induits par les mots constitue l'objet même des



*gender studies* qui ne sauraient se constituer sans le rapport au langage puisque la dimension de la représentation du masculin et du féminin y est toujours impliquée. Si le masculin et le féminin s'opposent de manière problématique, c'est parce que se jouent entre eux des rapports de pouvoir où l'un domine encore l'autre.

D'un point de vue épistémologique, le concept de *gender* est donc axé sur les rapports sociaux entre les hommes et les femmes considérés comme centraux dans la construction des pratiques et des représentations - prise de position permettant une distanciation de l'universalité considérée comme masculine, ainsi que l'étude des faits sociaux considérés comme naturels (le sexe) ou culturels (le genre).<sup>1</sup>

Dans la dénonciation des inégalités *hommes – femmes*, les études féministes avaient déjà réorienté des travaux du « point de vue des femmes » et l'analyse de la répartition des *espaces ouverts* dédiés aux hommes et des *espaces clos* aux femmes. L'assignation des femmes au foyer a constitué non seulement un devoir social, mais également un devoir spatial : « *assurer le bon déroulement de la vie à l'intérieur de l'espace-temps du « logis » et de ses abords et maintenir une vie sociale de proximité pendant que leurs conjoints vont produire la richesse de la ville* », comme l'explicite la sociologue Jacqueline Coutras.<sup>2</sup> La division sociale du travail a entraîné la division de l'espace urbain entre *espace public* – espace masculin par excellence – et *espace privé* - « le logis » - symbolisant la vie de famille, le contexte spatial féminin et la place de travail (travail domestique).

Etant à la base même des grandes divisions (morphologiques, sociales, économiques, symboliques) qui organisent l'espace public urbain, le genre offre une clé de lecture originale des villes.

Dans le but d'explicitier le discours de femmes sur leur place dans l'espace urbain, ou plus exactement, leur *positionnement* (cf. D. Maingueneau) sur la dangerosité d'une grande ville comme Paris, leur comportement langagier – *l'identité discursive* (cf. P. Charaudeau) - ainsi que leurs stratégies de résistance aux harcèlements subis lorsqu'elles elles rentrent seules le soir, je prendrai pour analyse des témoignages de jeunes femmes sur leur insécurité dans l'espace public. Mon corpus concerne, d'une part, des propos publiés dans le site de *Genderstudies* « Lemaavaisgenre » (<http://lemaavaisgenre.wordpress.com/category/gender-studies/>) et, d'autre part, quelques échantillons de témoignages de femmes<sup>3</sup> suivis (et entrecoupés) de



commentaires, d'explicitations, de références, de citations... de différentes énonciatrices (rédactrices, écrivaines, chercheuses... )

### **Identité discursive : témoignages de femmes et positionnement**

On ne saurait parler d'identité discursive sans au préalable souligner que « les identités sont construites à travers des actes de discours. L'identité d'un énonciateur est ainsi le résultat de la combinaison des attributs de son identité sociale avec tel ou tel trait que construisent ses actes langagiers», comme le précise Patrick Charaudeau.<sup>4</sup> On pourrait donner une définition de l'« identité discursive » comme étant le comportement langagier du sujet parlant.

Pour bien saisir la notion d'« identité discursive », il est important au préalable d'explicitier celle de « positionnement ». Se rapportant à notion d'« identité énonciative » selon Dominique Maingueneau, le « positionnement », pris avec une valeur peu spécifiée, souligne le fait qu'à travers l'emploi de tel vocabulaire, de tel registre de langue, de telle variété dialectale, de tel genre de discours, un locuteur indique comment il se situe dans un espace conflictuel : en utilisant la lexie « lutte des classes », on se positionne comme de gauche, en parlant sur un ton didactique et avec un vocabulaire technique, on se positionne comme expert, etc. (...) Dans un champ discursif, le *positionnement* correspond à la délimitation d'une identité énonciative : (...) un parti pris dans le champ politique, une doctrine dans le champ philosophique, etc. (...) le *positionnement* ne concerne pas seulement les « contenus », mais aussi les diverses dimensions du discours : il se manifeste tant dans l'investissement de tels ou tels genres de discours que dans la manière de citer, etc. (...) Les positionnements correspondent souvent à des groupes qui se réclament d'une doctrine, mais ce n'est pas le cas général ».<sup>5</sup>

Pour Patrick Charaudeau, le « positionnement » correspond à la position qu'occupe un locuteur dans un champ de discussion, aux valeurs qu'il défend (consciemment ou inconsciemment) et qui caractérisent en retour son identité sociale et idéologique».<sup>6</sup> Ces valeurs peuvent être organisées en systèmes de pensée (doctrines) ou peuvent être simplement en normes de comportement social qui sont alors plus ou moins consciemment adoptées par les sujets sociaux et qui les caractérisent identitairement.<sup>7</sup>

Pour revenir au concept d'« identité discursive », je ferai à nouveau référence à Patrick Charaudeau. Pour ce linguiste et spécialiste de l'Analyse du Discours, « l'identité discursive est construite à l'aide des modes de prise de parole, de l'organisation énonciative du discours et du maniement des imaginaires socio-discursifs. Et donc, à l'inverse de l'identité sociale, l'identité discursive est toujours un « à construire-construisant ». Elle résulte des choix du sujet, mais en tenant compte évidemment des données de l'identité sociale ». Pour Charaudeau, tantôt l'identité discursive *réactive* l'identité sociale, tantôt elle la *masque*, tantôt elle la *déplace*. C'est dans ce jeu de va-et-vient entre identité sociale et identité discursive que se réalise l'influence discursive. Selon les intentions du sujet communicant ou du sujet interprétant, l'identité discursive collera à l'identité sociale formant une identité unique « essentialisée » (« je suis ce que je dis » / « il est ce qu'il dit »), ou s'en différenciera formant une identité double d'« être » et de « dire » (« je ne suis pas ce que je dis »/ « il n'est pas ce qu'il dit »). Dans ce dernier cas, soit on pense que c'est le « dire » qui masque l'« être » (mensonge, ironie, provocation), soit on pense que le « dire » révèle un « être » qui s'ignore (dénie, révélation malgré soi : « sa voix le trahit »).<sup>8</sup>

Comme le souligne P. Charaudeau, « ce jeu entre identité sociale et identité discursive, et l'influence qui en résulte, ne peut être jugé en dehors d'une situation de communication. C'est en fait la situation de communication, en son dispositif, qui détermine par avance l'identité sociale des partenaires de l'acte d'échange verbale, et qui, en outre, leur donne des instructions quant à la façon de se comporter discursivement, c'est-à-dire définit certains traits de l'identité discursive».<sup>9</sup> L'identité discursive a la particularité d'être construite par le sujet parlant en répondant à la question : « Je suis là pour *comment parler* ? », question correspondant au triple enjeu de « légitimité », de « crédibilité » et de « captation ». L'enjeu de crédibilité repose sur le besoin pour le sujet parlant d'être cru, soit par rapport à la vérité de son propos, soit par rapport à ce qu'il pense réellement, c'est-à-dire sa sincérité. Le sujet parlant doit donc défendre une image de lui-même (un « ethos ») qui l'entraîne stratégiquement à répondre à la question : « comment puis-je être pris au sérieux ? » Pour ce faire, il peut adopter plusieurs attitudes discursives : de *neutralité* ; de *distanciation* ; d'*engagement*. C'est cette dernière - l'attitude discursive d'*engagement* - qui adopte les jeunes femmes (dans le corpus qui nous concerne), les amenant à une prise de position dans le choix des mots et par une modalisation évaluative apporté à leur discours. Ainsi, les deux premiers témoignages :



1. « (...) dans la ville, les femmes ont peur. D'être violées, d'être agressées, parfois juste d'être suivies, matées, sifflées. (une jeune fille)

2 « Je rentrais de soirée, il était trois heures du matin, je marchais seule dans la rue... Un homme s'est mis à marcher derrière moi, il était seulement trois ou quatre mètres derrière mon dos alors que la rue était déserte. J'ai eu très peur, accéléré (sic), changé de trottoir. Au final, il rentrait chez lui, lui aussi, tout simplement, et n'avait aucune mauvaise intention. Mais une fille n'aurait jamais fait ça, elle aurait veillé instinctivement à maintenir une distance importante entre elle et moi, en ralentissant ou en changeant de trottoir, pour ne pas que je me sente mal à l'aise. (...) » (une jeune fille) (<http://lemauvaisgenre.wordpress.com/category/gender-studies/> p. 8)

L'attitude discursive de ces deux énonciatrices – *l'engagement* - est destinée, selon Charaudeau, à construire l'image d'un sujet parlant « être de conviction » ; à savoir des jeunes femmes qui témoignent de leur l'insécurité dans l'espace public. La vérité ici se confond avec la force de conviction des deux jeunes femmes qui témoignent de leur expérience. S'exprimant dans un espace médiatique militant (le site de *gender studies* « lemauvaisgenre »), cette identité discursive est construite à l'aide des modes de prise de parole, de l'organisation énonciative du discours et du maniement des imaginaires socio-discursifs.

Le témoignage des jeunes femmes leur permettant de parler au nom de leur vécu (« ça m'est arrivée ou « j'y étais, « je peux en témoigner »), leur donne une « légitimité à dire ». Leurs discours ont pour fil conducteur leur sentiment d'insécurité, un « sentiment d'inégalité urbaine » qui naît aussi d'une domination symbolique de l'homme sur la ville (–ne serait-ce qu'à travers des noms de rue, qui dans leur immense majorité font honneur à des figures masculines.)

Concernant la question du contexte spatial, ces deux témoignages réitèrent le clivage *homme vs femme* - et le démarquage conventionnel (*espace ouvert* pour les hommes *vs espace fermé* pour les femmes), en insistant sur les inquiétudes des filles non seulement de nuit mais aussi de jour. *La peur, la déstabilisation, la vulnérabilité ressentie, la drague, les « regards obscènes »* (ex.2) constituent les sèmes récurrents de ces deux premiers témoignages.

A travers l'emploi d'un lexique et d'un registre de langue assez semblables, les discours des deux jeunes femmes affichent leur positionnement correspondant à la délimitation d'une identité énonciative. En témoignant de l'existence réelle d'un espace social conflictuel - l'espace urbain - en occurrence, Paris, leur discours soulignent outre le clivage d'ordre spatial – *espace clos (réservé aux femmes) vs espace ouvert (aux hommes)*, les dangers qui encourent les femmes la nuit et la question des rôles socialement définis que l'on assigne à l'un ou l'autre sexe.

Aussi faut-il relever, dans l'exemple ci-dessous, le caractère dialogique du discours de la jeune fille à travers ses nombreux questionnements :

3 - « *que veulent ces hommes exactement ? A quoi s'attendent-ils ? Peuvent-ils vraiment ignorer qu'une fille ne répond jamais, au grand jamais, à ce genre de sollicitations, fussent-elles proférées par une sosie de George Clooney avec une politesse et une délicatesse digne de Buckingham Palace ?* » .

Il s'ensuit une réflexion d'ordre doxique : « *A moins que ce ne soit pour eux qu'une manière plus ou moins inconsciente d'affirmer que la rue appartient à eux, les hommes...* »

Il est important, par ailleurs, de souligner le caractère interdiscursif des paroles des femmes dans le site en question. Les témoignages des jeunes filles sont traversés et suivis d'autres dires, non seulement sous forme d'explicitations et de commentaires d'autres énonciatrices, mais aussi de références et de citations à d'autres discours de femmes, autrement dit, des paroles d'autres énonciatrices, comme, par exemple, des *discours d'autorité* – ceux de chercheuses (des géographes et des sociologues) féministes. Ainsi l'exemple n° 3 :

- « *que veulent ces hommes exactement ? A quoi s'attendent-ils ? Peuvent-ils vraiment ignorer qu'une fille ne répond jamais, au grand jamais, à ce genre de sollicitations, fussent-elles proférées par une sosie de George Clooney avec une politesse et une délicatesse digne de Buckingham Palace ? A moins que ce ne soit pour eux qu'une manière plus ou moins inconsciente d'affirmer que la rue leur appartient à eux, les hommes ...*

***C'est plus ou moins le constat auquel ont abouti de nombreuses géographes et sociologues féministes, qui ont étudié les implications du sentiment d'insécurité vécu***



*par les femmes sur leur mobilité et leur usage des espaces publics. Selon ces chercheurs, les femmes élaborent des stratégies. »*

On relève par ailleurs, dans les textes du site en question un nombre significatif de discours rapportés avec des citations d'articles de revues spécialisées, ou des références à de nombreux travaux d'universitaires féministes dont les noms sont cités. Dans un article sur l'insécurité dans les espaces publics, publié dans *Revue française de sociologie*, Stéphane Codon, Marylène Lieber et Florence Maillocon<sup>10</sup> estiment que « *ce n'est pas le manque de lumière qui incite les femmes à rester sur le qui-vive, mais la dimension sociale de la nuit.* » Cette référence et citation sont suivies d'un commentaire et d'une analyse de la part de la rédactrice du site qui souligne que le problème d'insécurité « *demeure largement invisible aux yeux des décideurs et de la majorité des habitants. Cela peut s'expliquer par le fait que les villes soient inadaptées à leurs besoins et peu sécurisées et trouvent souvent naturel le fait de ne pas sortir la nuit.* »  
« *De fait, les rapports sociaux de sexe sont rarement intégrés dans les recherches sur le sentiment d'insécurité, et celles qui considèrent la variable de sexe n'adoptent pas toujours une posture de déconstruction en la matière. Dans bien des cas, le sentiment de peur déclaré par les femmes* ».

### ***Les stratégies de résistance***

Dans les textes de notre corpus correspondant aux discours de femmes sur leurs sentiments d'insécurité dans l'espace urbain – à savoir Paris, nous nous sommes particulièrement intéressées à ceux ayant trait aux stratégies mises en œuvre par les énonciatrices lorsqu'elles se retrouvent seules le soir dans les espaces publics. D'après les sociologues et géographes féministes qui se sont intéressées à la question, les femmes élaborent souvent des *stratégies d'évitement* (ou *d'auto-exclusion*) dans une proportion bien plus importante que les hommes, et ce par des réflexes d'auto-protection.

Dans l'article collectif - « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines » - cité précédemment, les auteures rapportent différents témoignages de femmes susceptibles d'explicitier les différentes formes de « *stratégies d'évitement* » mises en œuvre par les jeunes femmes. Or, au lieu de parler de « *stratégies d'évitement* », il conviendrait de parler de *stratégies défensives*, comme l'illustre les différents témoignages extraits de la *Revue française de sociologie* - (les exemples 4, 5



et 6) et du site le « mauvais genre », le dernier exemple (n° 7).

### ***Tactiques défensives***

4 – « Quand je sors le soir, je fais bien le mec : pantalon, doudoune, capuche. Un petit mec, mais un mec. » (une étudiante)

5 – « J'ai des tactiques, je mets des lunettes noires, j'ai toujours un livre, pas de maquillage, rien de sexy. » (une femme de 34 ans)

6 – dans le métro – « Alors...en général je regarde pas les gens. Normalement, j'ai mon baladeur sur les oreilles, si je vois qu'il y a des emmerdes, je change de place (...), je suis hyper attentive quoi, et complètement sur la défensive, c'est-à-dire que je pense que je pourrais paniquer très vite (...) quand je monte dans une rame, j'essaie de me mettre dos à une porte, enfin dos à ... enfin à voir toute la rame en fait (...) » (une jeune femme).

7 – « Bien sûr, quand on rentre seule de soirées, on s'attache les cheveux, on couvre ses épaules, on marche vite en regardant droit devant soi, on choisit les rues les mieux éclairées, on ne répond à aucune sollicitation, sous aucun prétexte. Ces réflexes, qui nous paraissent aller de soi, ne sont pourtant pas du tout intégrés par les mecs. » (une jeune fille)

CONDON S., LIEBER M. et MAILLOCHON F., « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines », *Revue française de sociologie*, vol. 46, n.2, 2005, pp. 280 – 281.

Affichant une *identité énonciative* forte, les témoignages des ces quatre jeunes femmes soulignent la convergence de leur *positionnement*<sup>11</sup> dans un « espace conflictuel » - à savoir *l'espace public parisien* - espace foncièrement masculin et, de ce fait, menaçant pour les femmes lorsqu'elles s'y retrouvent seules le soir. Connaissant les dérèglements et les problèmes sociétaux, les jeunes femmes se positionnent unanimement comme des êtres lucides et combatifs. Conscientes des dangers qu'elles pourraient encourir le soir, leurs discours sont axés sur des postures comportementales à être adoptées par d'autres femmes. Il ne s'agit pas de mettre en œuvre des « stratégies de fuite », mais de « tactiques » défensives, autrement dit, des stratégies de résistance. En effet, les choix lexicaux et les choix syntaxiques utilisés par les énonciatrices soulignent d'emblée leurs attitudes (comportementales) défensives à l'œuvre dans l'espace public parisien – un espace conflictuel où elles se sentent menacés. Il s'agit de discours où les énonciatrices se positionnent en tant que femmes résistantes, comme l'explicite l'emploi de certains





termes récurrents (« je fais bien le mec », « un petit mec, mais un mec » ; « intégrés par les mecs » - ex. 4) ; ainsi que des formulations renvoyant à une stratégie (ex. 6 – « je suis hyper attentive (...) et complètement sur la défensive »).

### *En guise de conclusion*

Centrées sur les relations entre individus, les *gender studies* ont opéré une distinction fondamentale entre sexe et genre, permettant de passer de la compréhension de la différence homme-femme à la différence féminin-masculin. Comment se construisent socialement des rôles assignés de façon différente aux hommes et aux femmes ? Comment se fait la construction identitaire de l'individu ? Comment s'est construit un ordre sexué et un système de domination masculine au gré des évolutions historiques, culturelles et économiques de l'Histoire ? L'essence même des *gender studies* implique donc que l'on est dans un champ de recherche pluridisciplinaire compte tenu de l'importance de différents types de contextes - culturel, social, économique... - les fondements mêmes des *gender studies*.

Ayant eu pour objet d'explicitier le positionnement de femmes dans un espace conflictuel - l'espace public – et d'autre part, d'examiner leur stratégies de résistance face aux harcèlements subies lorsqu'elles rentrent seules le soir, je me suis donc servie des concepts travaillés par Dominique Maingueneau (« positionnement » correspondant à la délimitation de l'identité énonciative), et par Patrick Charaudeau - « identité discursive » (correspondant au comportement langagier). En effet, le positionnement des jeunes femmes dans un espace conflictuel (l'espace public) correspond bien à la délimitation d'une identité énonciative : les discours revendicatifs pour l'égalité *hommes / femmes* dans les *gender studies* – un champ discursif à l'intérieur des *études culturelles*, faut-il le rappeler. Offrant une clé de lecture originale de l'espace urbain moderne, le genre est à la base même des grandes divisions qui organisent la ville, à savoir des divisions morphologiques, sociales, économiques, symboliques...

Comme le précise Patrick Charaudeau, *l'identité discursive* a la particularité d'être construite par le sujet parlant en répondant à la question : « je suis là pour *comment parler* ? » A travers les témoignages des jeunes femmes concernant leur vécu, l'identité discursive correspond ainsi au triple enjeu de « *légitimité* », de « *crédibilité* » et de « *captation* ». En témoignant de leur expérience, de leur vécu, dans un site leur

concernant (la « *légitimité* »), les énonciatrices ne sauraient que parler vrai (la « *crédibilité* ») et capter l'attention des destinataires partageant leurs propos (la « *captation* »). Discours de vérité « à l'état brut », comme le souligne P. Charaudeau<sup>12</sup>, le *discours testimonial* est « un discours d'authentification des faits » qui ne saurait être mis en cause. Cela dit, l'attitude discursive d'*engagement* des énonciatrices est destinée à construire l'image d'un sujet parlant « *être de conviction* ». La vérité ici se confond avec leur force de conviction et l'enjeu de captation repose ici sur la connaissance préalable des destinataires partageant leurs propos. Or l'essence même des *gender studies* implique que l'on est dans un champ de recherche pluridisciplinaire (importance des contextes culturel, social, économique...) où l'analyse du discours, ayant un rôle essentiel à jouer, y prend toute sa légitimité.

### **Références bibliographiques**

BUTLER, Judith, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Édit. Amsterdam, Paris, 2009.

CHARAUDEAU, Patrick, « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière », in CHARAUDEAU P. (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*. L'Harmattan, Paris, 2009.

CHARAUDEAU, P. et MAINGUENEAU, D. (direct.), *Dictionnaire de l'Analyse du Discours*, Seuil, Paris, 2002.

CONDON S., LIEBER M. et MAILLOCHON F., « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines », *Revue française de sociologie*, vol. 46, n.2, 2005, pp. 280 – 281.

COUSTRAS, Jacqueline, « A propos de la construction sexuée de l'espace urbain », in *Travail, espaces et professions*, Cahiers du Gedisst, IRESCO/CNRS, L'Harmattan, octobre 1997, pp. 77-94.

CUSSET, François, *French Theory*, La Découverte, Paris, 2003.

HERITIER, Françoise, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Odile Jacob, Paris, 1996.

MAINGUENEAU, Dominique, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 1996.



PARINI, Lorena. *Le système de genre : introduction aux concepts et théories*, Ed. Seismo, Zürich, 2006.

*Genre & Histoire* [En ligne], 4 | Printemps 2009, mis en ligne le 06 juillet 2009, consulté le 20 décembre 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/581>

### Notes

1 - Cf. Lorena Parini, *Le système de genre: introduction aux concepts et théories* », *Genre & Histoire* [En ligne], 4 | Printemps 2009, mis en ligne le 06 juillet 2009, consulté le 20 décembre 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/581>

2 - "A propos de la construction sexuée de l'espace urbain », in *Travail, espaces et professions*, Cahiers du Gedisst, IRESCO/CNRS, L'Harmattan, octobre 1997, pp. 77-94.

3 - Publiés dans CONDON S., LIEBER M. et MAILLLOCHON F., « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines », *Revue française de sociologie*, vol. 46, n.2, 2005, pp. 280 – 281.

4 - "Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière », in, CHARAUDEAU P. (dir.) *Identités sociales et discursives du sujet parlant*. (L'Harmattan, Paris, 2009) [.http://www.patrick-charaudeau.com/identite-sociale-et-identite.html](http://www.patrick-charaudeau.com/identite-sociale-et-identite.html)).

5 - *Les termes clés de l'analyse du discours*, pp. 100, 101.

6 - *Dictionnaire de l'Analyse du Discours*, MAINGUENEAU D. et CHARAUDEAU P., p. 453.

7 - *Ibid.*, p. 454.



8 - « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière ».

p. 6 et 7.

9 – *Ibid.*, p. 7.

10 - *Revue française de sociologie* (vol. 46, n°2, 2005), pp. 280, 281.

11 - Au sens de « prise de position », cf. Dominique Maingueneau, *Les termes clés de l'analyse du discours*, p. 65.

12 - « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière », pp. 5 et 6.